

Notre superbe art rupestre

L'Hispaniola est une île riche en peintures rupestres réalisées jadis par les peuples indigènes qui y habitèrent. Le territoire de la République Dominicaine, situé à l'est de l'île, en possède une panoplie particulièrement impressionnante par sa qualité et sa diversité.

On retrouve des témoignages de cet art rupestre dans de nombreux paysages archéologiques dominicains : cavernes, grottes, abris sous roche, cavités des bords des rivières, chaussées pavées et places cérémonielles. Leur répartition altimétrique va du niveau de la mer jusqu'à des milliers de mètres de hauteur sur les pics de la Cordillère centrale. Le paysage dominicain se caractérise par un grand nombre de grottes dues à sa particulière géologie. Les murs de ces cavernes ont servi de support à un très riche art pictural rupestre.

On peut diviser les sites rupestres dominicains en trois grandes familles selon le dessin dominant : les pictographies (schémas réalisés avec des pigments noirs ou colorés); les pétroglyphes (dessins symboliques gravés sur la roche) ; et les petropictographies (fusion des deux précédents).

Pour une raison qui nous échappe, on observe que les pétroglyphes sont plus abondants à l'entrée des grottes. Tandis que le fond obscur des cavernes est réservé aux pictographies. L'artiste rupestre indigène y a représenté une grande variété de scènes de sa vie quotidienne, ainsi que de la flore et de la faune d'antan.

Parmi les pétroglyphes les plus impressionnants, on signalera ceux d'Anamuya à Higüey, à l'est du pays (sur les pierres d'une chaussée géante proche

d'un cours d'eau); Chacuey à Dajabón, au nord-ouest (sur des rochers en bordure de rivière); Yuboa à Bonaio, au nord (sur des roches au milieu d'un ruisseau); Guayabal y Monte Bonito à Azua, au sud (sur de grandes roches isolées); las Caritas à La Descubierta, au sud (dans un abri sous roche, en face du lac Enriquillo).

Le nombre de sites rupestres repertoriés en République Dominicaine est proche de 600. Et la découverte de nouveaux gisements se poursuit. Le plus beau, avec ses splendides grottes, est sans doute le site du Pomier, situé dans les environs de San Cristobal. Dans une seule de ses cavernes on y a compté plus de six cents expressions artistiques rupestres d'une impressionnante beauté. C'est un consul d'Angleterre, Robert H. Schomburgk, pionnier de la rupestrologie dominicaine, qui découvrit ces grottes au milieu du XIX^e siècle.

On pourrait également citer le parc national des Haïtises, au nord-est du pays, où l'on trouve les plus belles peintures pariétales. Ainsi que le parc national de l'Est, dans la province d'Altagracia, qui possède des sites rupestres d'une richesse exceptionnelle et un nombre stupéfiant de grottes ornées.

En réalité, la liste de sites à visiter obligatoirement serait interminable car il n'existe aucune province dépourvue d'au moins un gisement rupestre d'exception. L'art pariétal y est aussi abondant et admirable en République Dominicaine que la mer immense des Caraïbes qui la baigne.

GLENYS TAVAREZ MARÍA,
anthropologue, directeur adjoint du Musée de l'homme dominicain.

Le nombre de sites rupestres repertoriés en République Dominicaine est proche de 600. Et la découverte de nouveaux gisements se poursuit.

Pictogrammes anthropomorphes de la grotte de Borbón, San Cristóbal.

Les masques du carnaval dominicain

Institué par la bulle *Transiturus* du pape Urbain IV en 1264, le carnaval permettait aux chrétiens de faire la fête avant le carême, durant les trois jours précédant le mercredi des Cendres. Très vite, l'usage des masques favorisa l'apparition d'un espace d'impunité dans la mesure où il empêchait l'identification de tous ceux qui critiquaient les autorités civiles, militaires ou religieuses.

En Amérique, c'est à Saint-Domingue que fut organisé le tout premier carnaval du Nouveau monde. C'était avant 1520. Ici aussi, le masque protégeait l'anonymat et l'impunité des colons européens qui se livraient aux excès de la fête sans que leur statut social ait à en souffrir.

Il faut rappeler que, selon Claude Lévy-Strauss, les masques ont une fonction qui dépasse leur valeur esthétique. Il faut toujours les replacer dans leur contexte historique et social, et ne pas les considérer comme de simples objets individuels artistiques et culturels.

Les masques arrivent donc à Saint-Domingue avec le carnaval colonial espagnol. Ils reproduisaient surtout les « diables boiteux », des personnages déguisés qui représentaient le Mal et le Péché, et incarnaient le démon médiéval catholique dans les « actes sacramentaux », pièces de théâtre religieuses.

Dans le processus de « créolisation », c'est-à-dire de différenciation dominicaine par rapport à la métropole espagnole, les masques furent peu à peu enrichis et transformés esthétiquement, en particulier par des artistes africains dont l'imaginaire restait marqué par l'expérience de l'esclavage et la nostalgie du continent perdu. Car, en Afrique, le masque possède un autre sens, une autre fonction,

et se présente sous la forme d'expressions anthropomorphes ou animalières.

C'est ainsi que, par la grâce de l'ironie sociale et le génie créateur du peuple, les Dominicains ont renversé le sens de l'iconographie catholique des carnivals. Ils ont subverti la symbolique manichéenne du Bien et du Mal, et ont fait du diable le héros principal du carnaval. Alors qu'il en était le maudit et le mal aimé. Le peuple a ainsi usé de l'ironie et de la satire comme des dimensions subliminales de contestation forte.

Caractéristiques centrales du carnaval, les masques expriment aussi de profonds sentiments ethniques et culturels des groupes humains qui composent la diversité du peuple dominicain. Ils

Caractéristiques centrales du carnaval, les masques expriment aussi de profonds sentiments ethniques et culturels des groupes humains qui composent la diversité du peuple dominicain.



PACO SALGUERO

Sur l'identité

sont à la fois l'expression d'une riche créativité collective, et un élément anthropologique qui a aidé à la définition de l'identité culturelle nationale.

On peut citer en exemple le carnaval des *Taimanacos*, à Puerto Plata, dont les « diables » portent des masques qui représentent des divinités aborigènes. Ou celui de Saint-Domingue, où les « diables boiteux » conservent des traits originels des personnages espagnols, mais, dans un témoignage de syncrétisme, ils ont été fortement enrichis d'apports culturels africains.

Il existe aussi les masques-visages, où le support est directement la peau de la face et du corps des participants, ornés de peintures multicolores. Ces ornements s'inspirent souvent de trois thèmes : les

symboles traditionnels africains, les signes de la culture populaire, et les couleurs identitaires du drapeau national.

Le carnaval dominicain se distingue ainsi par la diversité, la richesse et la créativité de ses masques, certes d'origine espagnole, mais qui, grâce à un processus continu de transformation, expriment aujourd'hui, de la manière la plus expressive, l'originalité de la culture nationale.

DAGOBERTO TEJEDA ORTIZ,
sociologue et spécialiste du folklore de la République Dominicaine ;
président de la Fondation Institut dominicain du folklore (INDEFOLK) ;
conseiller national pour le folklore au ministère de la culture
et professeur émérite de l'Université autonome de Saint-Domingue.

L'Amérique commence en République Dominicaine

Après avoir accosté aux Bahamas, puis débarqué à Cuba, Christophe Colomb atteignit finalement l'île qu'il allait appeler Hispaniola et dont il écrivit sur son journal de bord : « *L'île Hispaniola est la chose la plus belle au monde* » (11 décembre 1492).

Cette île, aujourd'hui partagée par deux Etats, Haïti et la République Dominicaine, devait devenir, durant les quinze années suivantes, le premier territoire du Nouveau monde où s'implantait officiellement une colonie de modèle européen.

La ville de La Isabela fut, par exemple, la première agglomération fondée en Amérique, en janvier 1494, par les Espagnols, en l'occurrence les équipages des vaisseaux ayant participé au deuxième voyage de Colomb. Ses ruines sont encore visibles aujourd'hui.

La première grande ville d'Amérique bâtie sur un plan géométrique fut Saint-Domingue, qui devait servir d'exemple à une multitude d'autres cités créées ensuite dans l'ensemble du continent. Et c'est à Saint-Domingue qu'arrivèrent, dès 1493, les premières populations noires du Nouveau monde. C'est là aussi que la première Compagnie des Indes – *Casa de contratación* – fut fondée en mars 1503 par décret des Rois Catholiques qui lui reconnaissent

le monopole du transport de passagers et du commerce de marchandises entre Séville et les Indes.

C'est également à Saint-Domingue que fut construite, en 1504, la première grande fortification de style médiéval de toute l'Amérique. Appelé Forteresse de la *Fuerza* ou *Torre del Homenaje*, ce château fort a été restauré et se visite encore aujourd'hui. Dans cette même ville, en 1511, eut lieu le premier plaidoyer en faveur de la justice en Amérique. Il s'agit d'un sermon de Fray Anton de Montesinos, de l'ordre des Prêcheurs, dénonçant le cruel système des *encomiendas* qui soumettait les indigènes au travail forcé.

La première grande ville d'Amérique bâtie sur un plan géométrique fut Saint-Domingue, qui devait servir d'exemple à une multitude d'autres cités créées ensuite dans l'ensemble du continent.

Le premier hôpital des Amériques fut celui de Notre Dame de la Conception ou de San Nicolas de Bari dont la trace demeure également perceptible.

C'est à l'est de la République Dominicaine que fut planté le premier bananier d'Amérique, apporté des Canaries par le moine Fray Tomas de Berlanga. Et c'est également à Hispaniola, plus précisément à La Isabela, que fut plantée pour la première fois au Nouveau monde la canne à sucre, apportée d'Espagne en 1494.

Les premières révoltes d'Indiens en faveur de la liberté et contre l'invasion des *conquistadors* eurent lieu également dans l'île d'Hispaniola. Elles furent

dirigées par des caciques autochtones comme Caonabo, Guarionex, Hatuey et Enriquillo. C'est d'ailleurs avec ce dernier chef indien que fut établi, en 1533, le premier accord de paix, signé par l'empereur Charles V, représenté par Francisco de Barrionuevo, qui mettait fin à la longue guerre du Bahoruco commencée en 1519.

La première insurrection d'esclaves noirs d'Amérique eut également lieu dans les environs de Saint-Domingue, en décembre de 1521, au sein de la propriété du fils de Christophe Colomb, Diego, planteur de canne à sucre.

Enfin, c'est à Saint-Domingue que fut fondée la première Université des Amériques. Une bulle papale, *In Apostolatus Culmine*, du pape Paul III, promulguée en octobre de 1538, en prescrit la création. Elle s'installa dans les murs du couvent de Saint Dominique, et elle est parvenue jusqu'à nous sous le nom d'Université autonome de Saint-Domingue (UASD).

LOURDES CAMILO DE CUELLO,
vice-ministre du patrimoine culturel,
ministère de la culture de la République Dominicaine.



Université autonome de Saint-Domingue.

Le sucre et la Route des afrodescendances

Depuis le XVI^e siècle l'esclavage a laissé de profondes traces en République Dominicaine, aussi bien matérielles qu'immatérielles. L'ensemble de ces vestiges constitue ce qu'on appelle les « lieux de mémoire » de l'esclavage. Parmi les plus remarquables, on citera les ruines de centrales sucrières où les Noirs esclaves étaient exploités par leurs maîtres et pressés comme la canne à sucre elle-même. On signalera également les « *palenques* », ces villages entourés de palissades où, après s'être enfuis des centrales, les esclaves en quête de liberté trouvaient refuge. Sans oublier les « lieux d'infamie » où les Noirs étaient soumis, pour l'exemple, à de cruels châtiements corporels.

Mais il y a d'autres « lieux de mémoire » de l'esclavage. Par exemple, les espaces culturels où vivent actuellement des communautés et des groupes qui ont conservé la pratique d'expressions religieuses afro-dominicaines, ainsi que les localités habitées par des Afrodescendants venus naguère des Etats-Unis ou d'autres îles de la Caraïbe.

On trouve, en République Dominicaine, les plus vieilles centrales sucrières du continent américain. Leur localisation est signalée sur un itinéraire appelé « Route de la mémoire de l'esclavage et de l'afrodescendance », inauguré en 2011.

Parmi les centrales qui y figurent, on s'attardera plus particulièrement sur celles de Diego

Colomb, le fils du grand navigateur, ainsi que sur celles de Santa Ana de Engombe, de Diego Caballero et de Boca de Nigua. Les vestiges de la centrale ayant appartenu à Diego Colomb se trouvent près de l'aéroport de Higüero, dans les environs de Saint-Domingue, la capitale. On y distingue encore les ruines du manoir Palavé (*Palais Vieux*) qu'habitaient les propriétaires blancs. Tandis que tout le travail de plantation, de coupe et pressage de la canne à sucre était réalisé par les esclaves noirs.

Cette centrale exploitait, vers le milieu du XVI^e siècle, un demi-millier d'esclaves, dont quelque deux cents Africains et trois cents indigènes. Par les chroniques de l'époque, nous savons que la première révolte d'esclaves des Amériques eut lieu le jour de Noël (25 décembre) de 1521. Une vingtaine de Noirs, surtout d'ethnie wolof, parvint à fuir de la centrale et rejoignit un autre groupe révolté d'une vingtaine d'esclaves également. Ensemble, ils attaquèrent le quartier des contre-maîtres, tuant plusieurs Espagnols. Ensuite, ils firent route vers la petite ville d'Azua avec l'intention de saigner le plus grand nombre de colons blancs et de s'emparer des terres. Mais ils furent poursuivis, capturés au bout de quelques jours et finalement pendus le long du chemin.

La seconde grande rébellion eut lieu à la centrale de Boca de Nigua à la fin du XVIII^e siècle. C'était peu après la célèbre révolte des esclaves

d'Haïti de 1791. Toutes les autres colonies de la Caraïbe, y compris les possessions espagnoles, s'en émurent énormément, craignant la contagion du vent haïtien de liberté. Et, en effet, cela se produisit cinq ans plus tard, le 30 octobre 1796. Ce jour-là, quelque 200 Noirs wolof se soulevèrent sous la direction de Tomas Congo à Boca de Nigua. Là encore, la révolte fut étouffée dans le sang et tous les insurgés passés par les armes.

En République Dominicaine, on estime que, du XVI^e au XIX^e siècle, quelque trente mille personnes furent amenées d'Afrique comme esclaves. Leurs descendants constituent une partie de la population dominicaine actuelle qui se distingue, avec fierté, par sa grande diversité.

En République Dominicaine on estime que, du XVI^e au XIX^e siècle, quelque trente mille personnes furent amenées d'Afrique comme esclaves.

CARLOS HERNANDEZ SOTO,
anthropologue social, professeur
à l'Université autonome de Saint-Domingue
et directeur du département du patrimoine
immatériel du ministère de la culture
de la République Dominicaine.

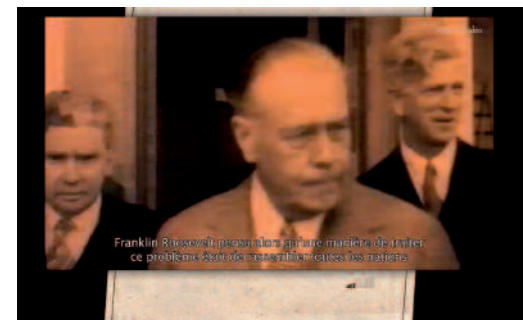
Charrette de canne à sucre



Une terre d'accueil pour les juifs fuyant le nazisme

C'est une histoire méconnue en Europe, et qui est tout à l'honneur de la République Dominicaine : l'accueil de milliers de réfugiés juifs dans la petite ville côtière de Sosua située au nord de l'île dans la province de Puerto Plata.

Tout avait commencé en juillet 1938 à la conférence d'Evian organisée à l'initiative du président des Etats-Unis, Franklin D. Roosevelt. Son objec-



tif était de trouver une solution au problème de l'accueil des réfugiés juifs allemands et autrichiens après l'Anschluss, et qui se comptaient potentiellement en centaines de milliers. La conférence fut un échec : aucun des 32 Etats représentés n'accepta d'augmenter ses quotas d'immigration. Aucun sauf un : la République Dominicaine. Pour se donner une bonne image internationale, le dictateur au pouvoir à Saint-Domingue, Rafael Trujillo, accepta en effet de délivrer 5 000 visas à des juifs d'Europe. Ce fut l'opération DORSA.

Un web-documentaire de l'Institut national de l'audiovisuel (INA), *Shalom Amigos*, réalisé par Adrien Walter et Emmanuel Clemenceau, évoque les premiers moments difficiles de ces exilés, arrivés à Sosua entre 1938 et 1941, traumatisés par la guerre et nostalgiques de leur pays et de leurs familles laissées derrière eux, et qui allaient affronter la barbarie nazie. Très rapidement, ce fut cependant le coup

L'histoire de Sosua c'est celle d'une rencontre réussie entre deux peuples aux cultures différentes...



de foudre pour ce pays qu'ils surnommèrent « le paradis », tant l'hospitalité dominicaine fut chaleureuse. Le gouvernement leur fournit des terres et des ressources grâce auxquelles ils purent créer une laiterie et une fromagerie, appelées *Productos Sosua*, et toujours en activité aujourd'hui.

L'histoire de Sosua c'est celle d'une rencontre réussie entre deux peuples aux cultures différentes : mariages mixtes, intégration harmonieuse, absence d'antisémitisme, conservation des traditions et des pratiques religieuses. Les juifs arrivés à Sosua se sont ensuite établis un peu partout en République Dominicaine ou aux Etats-Unis, mais la communauté est encore forte d'une cinquantaine de membres, avec son école, sa synagogue et son rabbin. Chaque année, pour les fêtes juives ou pour les vacances, la « diaspora » interne se retrouve à Sosua. La maire de la ville est elle-même descendante d'un réfugié.

Le texte et les images de cette double page sont tirés du web-documentaire de l'INA Shalom Amigos réalisé par Adrien Walter et Emmanuel Clemenceau <<http://www.ina.fr/web-documentaire>>





DELPHINE BEDEL

Les droits culturels en République

Culturellement, la République Dominicaine s'est constituée d'abord à partir des expressions originales des Indiens autochtones, auxquels sont venus s'ajouter les apports européens, essentiellement espagnols, et enfin le riche complément africain. Ces trois sources abreuvent la culture de la République Dominicaine depuis son indépendance en 1844.

L'intervention militaire américaine de 1916 à 1924 produisit un choc aussi bien dans le champ de l'éducation que dans l'ensemble de la culture. Cela accéléra une certaine « modernisation » du pays qui prit la forme d'une « américanisation ». Et se traduisit par une valorisation de tout ce qui provenait des Etats-Unis, au détriment de la culture

Dominicaine

vernaculaire. L'empreinte culturelle nationale subit un considérable recul.

Durant la longue dictature (31 ans) de Rafael Leonidas Trujillo, un certain nombre d'organismes et d'administrations furent malgré tout créés, qui contribuèrent à protéger la culture locale. A savoir : l'Académie dominicaine de l'histoire, la Commission pour

la protection des monuments nationaux, les Archives générales de la nation, la Direction des beaux-arts et l'Institut dominicain de recherches anthropologiques.

Après la chute de la dictature, la conquête de la liberté et le retour d'exil de grands intellectuels, comme Juan Bosch, Pedro Mir et Juan Isidro Jiménez Grullón, favorisèrent l'essor de nouvelles écoles artistiques en littérature, peinture, musique...

Dès sa prise de fonctions, en février 1963, le nouveau président Juan Bosch déclara qu'il comptait instaurer un Etat de droit. Une nouvelle Constitution fut votée, qui garantissait aux secteurs populaires leur développement éducatif et culturel, et prônait la construction d'un Etat-providence.

Dans ce sens, en mai 1963, une loi particulièrement importante stipulait que 10 % des revenus de l'exportation du sucre seraient consacrés à la diffusion de la culture populaire. A cette époque également fut créée la Direction générale de l'information, de la culture et du spectacle. Mais le président Bosh fut renversé, et le pays retourna à une période d'intolérance. Seule initiative positive durant ce temps obscur : la suppression des droits sur les successions de biens culturels (bibliothèques, archives, collections artistiques ou archéologiques).

Durant les mandats du président Joaquin Balaguer, les initiatives officielles en matière de culture furent presque uniquement consacrées à la conservation du patrimoine et à la restauration du quartier colonial de Saint-Domingue.

Il faudra attendre 1997 et l'élection de l'actuel président, Leonel Fernandez, pour que soit créé le Conseil présidentiel de la culture. Et l'an 2000, pour qu'une loi protège enfin les droits culturels, qui ne seront définitivement reconnus que par la nouvelle Constitution votée le 26 janvier 2010. Ces décisions, ainsi que, entre autres, les lois de protection du livre et du cinéma, constituent les avancées de ce que le président Leonel Fernandez a appelé le Code culturel dominicain.

MATEO MORRISON,
écrivain, poète, vice-ministre du développement institutionnel,
ministère de la culture de la République Dominicaine.

Diversité de la musique dominicaine

L'île de Saint-Domingue possède la particularité historique d'avoir été, après l'arrivée de Christophe Colomb en 1492, le premier territoire américain où convergèrent des personnes originaires d'Amérique, d'Europe et d'Afrique. La cause en était le « commerce triangulaire » entre ces trois continents. La conséquence fut le mélange des trois cultures qui devait s'enrichir plus tard de l'apport des immigrations venues d'Asie.

C'est ainsi qu'un phénomène de transculturation s'est produit, faisant de la République Dominicaine l'héritière d'une des plus riches traditions musicales du monde. Cette musique se caractérise par la diversité de ses rythmes, de ses sons, de ses instruments, de ses danses, et même

de ses échelles musicales (médiévales européennes, africaines et modernes). L'île a su conserver la plus grande partie de cette singulière pluralité de sources mélodiques.

Les chroniqueurs qui accompagnaient les *conquistadors* ont décrit les instruments de musique et les danses des aborigènes lors de cérémonies ou de rites comme celui de l'*Areïto*, principale célébration des indiens Taïnos. Dans les campagnes et les villes dominicaines, on utilise encore les *maracas*, les conques marines et les sifflets hérités des indigènes.

Les Espagnols introduisirent leur savoir en matière de notation musicale (solfège), ainsi que leurs instruments à corde, à vent

ou à clavier. Avec les vaisseaux européens, vinrent les trompettes, les tambourins, les guitares et les luths. Dans les églises, on psalmodiait des louanges, des rosaires et des hymnes, tandis que les troubadours chantaient des poèmes, des motets et des chants de Noël, ou dansaient des fandangos et des claquettes.

Les Africains ont légué à la musique caribéenne la force de la percussion de leurs tambours utilisés depuis toujours pour accompagner les rituels agricoles ou les cérémonies magico-religieuses. La religion populaire dominicaine fait appel massivement aux instruments et aux danses dérivés de rituels des Africains et de leurs descendants esclaves. Dans tout le pays, on trouve des fêtes de *Palos o atabales*. Les *Congos* de la ville d'Espiritu Santo ont été déclarés, par l'Unesco, « patrimoine oral de l'humanité ».

Les cultures originelles se sont peu à peu mêlées grâce à l'action des créoles (fils d'Espagnols, nés

en Amérique), des Indiens et des Afrodescendants. Par exemple, les anciennes *calendas* européennes ont permis un spectaculaire mélange, perceptible dans les carnivals de la Caraïbe, avec masques et déguisements, danses et performances des corps.

La norme est désormais un syncrétisme culturel que l'on peut noter dans maints domaines, aussi bien dans la gastronomie que dans les fêtes populaires. Des genres musicaux en vogue, comme le *merengue* ou la *bachata*, jadis méprisés par les élites qui leur préféraient la valse ou la polka, sont devenus l'expression identitaire des classes populaires.

Ces genres cohabitent avec d'autres, tout aussi prisés et nés également dans les Antilles, comme la *salsa* ou le *boléro*. La culture musicale dominicaine a pu ainsi résister à la déferlante des produits culturels de masse venus des Etats-Unis. Elle a même absorbé et « dominicanisé » des genres étrangers, comme le rock ou le jazz. Prouvant sa grande aptitude à mélanger les cultures sans jamais perdre son identité.

C'est ainsi qu'un phénomène de transculturation s'est produit, faisant de la République Dominicaine l'héritière d'une des plus riches traditions musicales du monde.

Le nouvel Orchestre philharmonique régional du Cibao



MINISTÈRE DE LA CULTURE DE LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE

DARÍO TEJEDA,
politologue, directeur de l'Institut d'études caribéennes (INEC) ;
coordinateur du congrès international
« Musique, identité et culture dans la Caraïbe » (MIC).

A la frontière avec Haïti

Longtemps, la frontière qui sépare la République Dominicaine et Haïti a été le symbole de la division de deux sociétés qui se tournaient le dos. Cette méconnaissance réciproque a nourri maints préjugés négatifs qui ont fini par s'imprimer dans les mentalités des deux peuples. Mais cela est en train de changer.

En République Dominicaine, tout au long du XX^e siècle, l'image dominante de la ligne de séparation des deux Etats était celle d'un territoire de conflits et d'affrontements. Même si cela ne correspondait pas à la réalité du terrain, et alors que les habitants des deux côtés de la frontière maintenaient des relations de bon voisinage et de coopération.

Depuis la fin du XX^e siècle, le contexte géopolitique régional a favorisé un rapprochement et une meilleure compréhension entre les deux Etats. D'une part, la globalisation économique contraint à penser le monde comme un espace ouvert où les agents économiques se déplacent sans tenir compte des frontières entre les nations. Par ailleurs, les nouvelles relations internationales et l'avancée des processus d'intégration au sein de la Caraïbe ont conduit les gouvernements à modifier leur appréciation des relations insulaires.

Le président dominicain, Leonel Fernandez, sur la base de ces changements géopolitiques, a décidé de refonder les relations avec Haïti sur des bases nouvelles et constructives. Il a placé la collaboration avec notre voisin de l'ouest et le gouvernement de Port-au-Prince au centre de sa diplomatie régionale et au cœur des négociations avec le reste de la région latino-américaine et caraïbe.

Il est fréquent désormais que les autorités dominicaines et haïtiennes évoquent le territoire de la frontière entre les deux Etats non plus comme une zone de tensions, mais comme un espace de coopération. Elles mettent sur pied de nombreux projets communs de développement de cette zone naguère négligée. Ce nouvel esprit est aussi le résultat des efforts réalisés depuis des années par des organisations de la société civile qui ont travaillé inlassablement au rapprochement des habitants des deux côtés de la frontière.

La recherche d'un plus grand consensus et d'un meilleur entendement entre les peuples dominicain et haïtien ne peut qu'apporter des bénéfices pour tous. Les deux gouvernements sont décidés à renforcer ce nouvel esprit de coopération, notamment pour

mieux restructurer les relations commerciales et réduire ainsi la dimension de la contrebande. La question migratoire fait également l'objet de l'attention des autorités des deux pays. Il convient de mieux l'encadrer pour éviter que

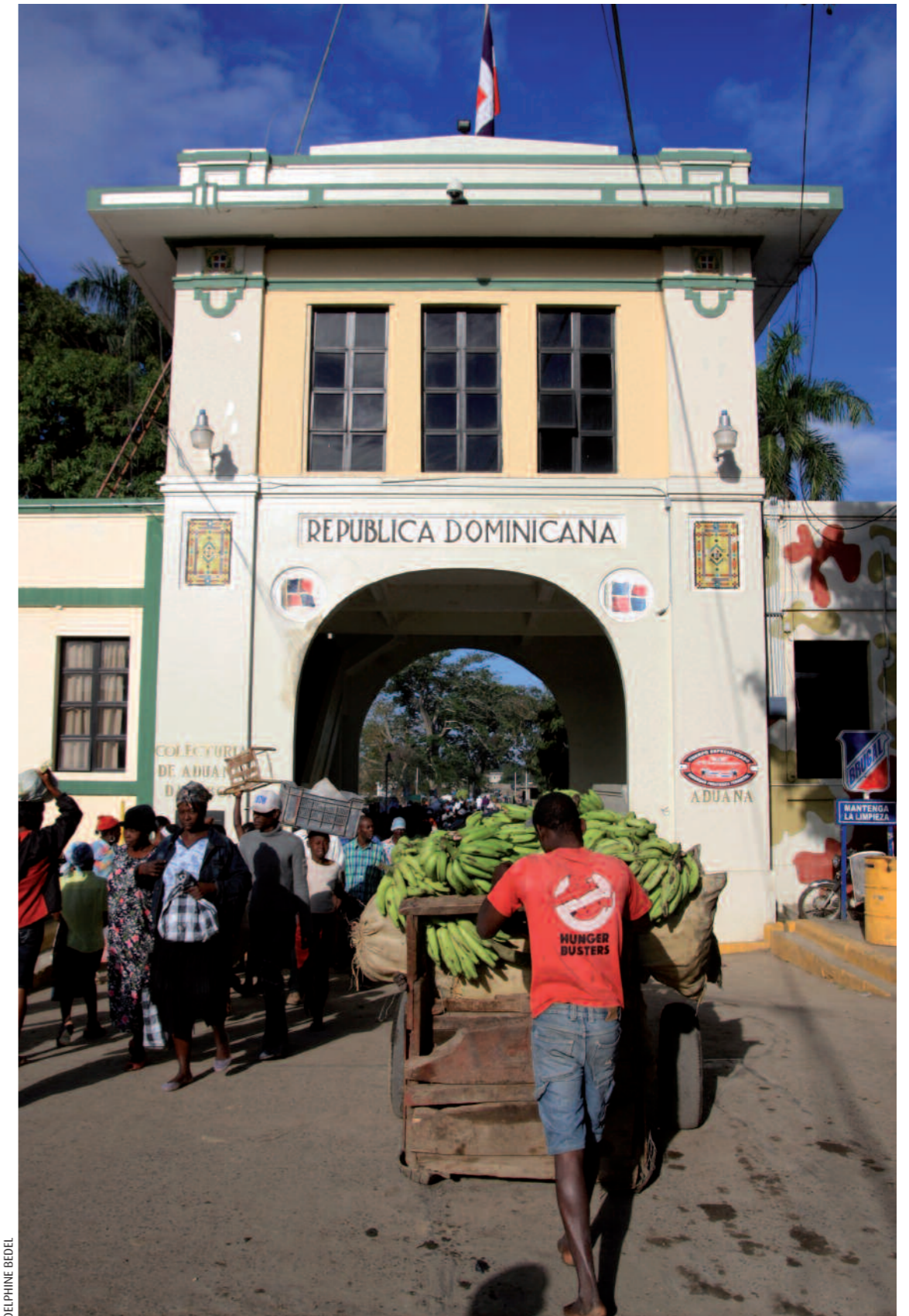
cette question sensible continue d'empoisonner les préjugés existant au sein des deux peuples.

La République Dominicaine et Haïti doivent affronter la main dans la main les grands défis du XXI^e siècle. C'est en mettant en commun leurs importants atouts, et en pariant sur un développement durable dans le cadre du nouvel ordre économique mondial qu'ils parviendront à bâtir un futur meilleur pour les nouvelles générations.

RUBÉN SILIÉ,

historien, ambassadeur de la République Dominicaine en Haïti ; ancien secrétaire général de l'Organisation des Etats de la Caraïbe (OEC).

**La République Dominicaine
et Haïti doivent affronter
la main dans la main
les grands défis du XXI^e siècle.**



DELPHINE BEDEL

L'espagnol dominicain

La langue espagnole est parlée par quelque 400 millions de locuteurs qui habitent essentiellement en Amérique latine et en Espagne. Mais elle n'est pas uniforme. On y distingue une vingtaine de dialectes ou manières différentes de l'utiliser. Un dialecte est tout simplement la variante d'une langue.

La manifestation naturelle d'une langue est l'oralité. En d'autres termes, toute langue se parle, mais ne s'écrit pas forcément. La prononciation de l'espagnol dominicain est fort proche de celle de ses autres variantes latino-américaines. Évidemment, comme dans toute communauté linguistique, la prononciation varie en fonction du niveau socio-culturel du locuteur.

Première observation, très importante : les Dominicains constituent la plus forte communauté de locuteurs hispanophone qui utilisent le phénomène de « vocalisation ».

Qu'est-ce que la vocalisation ? C'est la transformation des sons *r* et *l*, lorsqu'ils sont en position finale d'une syllabe ou d'un mot, en son *i*. Par exemple : *parque* (parc) devient *païque* ; *volver* (revenir) *boïbeï*, *total totaï*, etc.

Concernant la grammaire, les particularités ne manquent pas.

On remarque surtout l'usage du pluriel analogique, idiolecte typique des locuteurs de niveau socio-culturel faible. Cela consiste à transformer systématiquement des mots au singulier en leur version plurielle. Ainsi, par exemple, *niño* (enfant)

devient *niñoss*, *gobierno* (gouvernement) *gobiernoss*, *cosa* (chose) *cosass*...

Autre phénomène singulier : l'usage massif du pronom *ello* (cela), que le linguiste dominicain Pedro Henriquez Ureña a qualifié de « *pronom fossile* » ? C'est en effet une forme archaïque, mais qui demeure très vivante dans le parler dominicain.

Mais c'est sans doute dans le champ lexico-sémantique que la langue dominicaine fait preuve de la plus grande créativité. On peut diviser les « dominicanismes » en trois familles :

- Les « dominicanismes lexicaux ». Ce sont le résultat de pures créations locales argotiques, et n'existent donc pas dans les autres variantes de l'espagnol. Par exemple, *chivirica* (allumeuse) ; *tirigüillo* (femme très maigre) ; *brechar* (mater, regarder par une brèche) ; *embullo* (relation amoureuse clandestine) ; *acotillarse* (vivre aux dépens de quelqu'un), etc.

- Les « dominicanismes sémantiques ». Ce sont des vocables qui existent en espagnol avec leur signification spécifique, mais qui, dans le parler dominicain, s'enrichissent d'un nouveau sens (sans oblitérer l'autre). Par exemple : *abrirse* (s'ouvrir) qui signifiera aussi fuir à toute vitesse ; *bola* (boule) : auto-stop ; *bombero* (pompière) : pompiste de station service, etc.

- Les « dominicanismes morpho-phonétiques ». Ce sont des mots d'origine étrangère dominicanisés. Exemples : *blumen* (petite culotte) de l'anglais

bloomer ; *poloché* (T-shirt) de l'anglais *polo shirt* ; *yilé* (lame de rasoir) de la marque américaine *Gillette*, etc.

En raison de sa très grande créativité linguistique, l'espagnol dominicain possède donc une richesse particulière qui lui confère, au sein de la famille hispanophone, une place tout à fait singulière.

CARLISLE GONZÁLEZ TAPIA,

linguiste, professeur à l'Université autonome de Saint-Domingue.



Eglise méthodiste de Samana

L'impact culturel des Afro-Américains

Au cours du XIX^e siècle, deux contingents d'immigrants afro-américains se sont installés en République Dominicaine. L'un provenait d'autres îles de la Caraïbe, alors possessions coloniales britanniques. L'autre, des plantations du sud des Etats-Unis. Tous deux ont énormément enrichi notre patrimoine culturel et témoignent de la diversité ethnique de la nation dominicaine.

Les premiers immigrants de ces groupes sont arrivés pendant l'occupation haïtienne, vers 1824, à l'époque du président Jean-Pierre Boyer.

Celui-ci avait fait venir ces travailleurs et leurs familles parce qu'il les estimait plus habiles que les Haïtiens et les Dominicains dans certains domaines précis. Par exemple, la construction de navires et la fabrication de chaussures en cuir.

Au total, il s'agissait de quelque six mille personnes qui furent dispersées sur plusieurs régions. Le plus grand nombre cependant se concentra dans deux zones : au nord, à Puerto Plata, et au nord-est, à Samana, région fort appréciée par le tourisme européen.

de Puerto Plata et de Samana

Fils d'esclaves, ces Afro-Américains ont apporté avec eux les noms anglo-saxons de leurs anciens maîtres britanniques ou américains, leurs coutumes, leur gastronomie, leur langue anglaise et leurs religions protestantes que leurs descendants ont conservées. L'une de ces religions, la plus pratiquée par eux, est le méthodisme, fondé en 1776 par un Anglais, John Wesley. Dès leur installation à Samana, ces nouveaux immigrants bâtirent au centre de l'agglomération, sur des plans venus d'Angleterre, le temple de Sainte Barbe, siège de leur congrégation, que les gens appellent familièrement la *Churcha*, de l'anglais *church* (église).

Mais, à Samana aussi, un groupe minoritaire pratiquait une autre religion fort proche du méthodisme weslévien : celle de l'Eglise du méthodisme épiscopal. La principale différence est que, pratiquée par des Afro-Américains de langue anglaise, son culte se fait exclusivement en anglais. Et c'est ainsi que sa pratique se poursuit jusqu'à aujourd'hui.

Les Dominicains descendants de ces immigrants afro-américains ont conservé de nombreux

éléments de la culture originelle de leurs ancêtres. On peut le constater chaque dimanche de l'année, ou bien à l'occasion de certaines fêtes, quand, au centre de Samana, on entend des chants et des chœurs si particuliers qui émanent des temples méthodistes et bercent la ville.

Exemple de transculturation réussie, de nombreux éléments de l'expression culturelle de ces communautés afro-américaines sont passés dans la tradition dominicaine actuelle.

L'une des fêtes les plus singulières de cette communauté a lieu en été. C'est celle de *Harvest* (récolte), organisée pour remercier Dieu de l'abondance des fruits de la terre. À la fin des cérémonies, l'association des jeunes méthodistes entame, au

son d'instruments de percussion, de spectaculaires jeux de ronde appelés *karaya*.

Exemple de transculturation réussie, de nombreux éléments de l'expression culturelle de ces communautés afro-américaines sont passés dans la tradition dominicaine actuelle. Ils nous enrichissent et confirment que l'une des principales caractéristiques du peuple dominicain est son exceptionnelle diversité culturelle.

La gastronomie dominicaine

L'art de la cuisine est un élément anthropologique fondamental de l'identité d'une société, et un marqueur important dans la définition des caractéristiques d'une nation. A cet égard, la gastronomie dominicaine reflète, mieux sans doute que d'autres traits culturels, la diversité des origines du peuple dominicain et son exceptionnelle aptitude à synthétiser ses trois composantes essentielles : indigène, espagnole et africaine.

Avant l'arrivée des Européens à l'île Hispaniola, les indigènes avaient déjà une cuisine relativement sophistiquée. Ils bouillaient ou grillaient leurs aliments et utilisaient diverses épices, comme le rocouyer (*bija*) et le piment piquant (*aji*), pour relever le goût de leurs mets. Ils savaient cultiver le maïs, la patate douce, le yucca, les haricots, le *mapuey*, le *lerén*, et cueillaient quelques autres végétaux locaux comme les *palmitos*. Avec de la farine de maïs ou de yucca, ils faisaient du pain. Parmi les fruits, ils aimaient particulièrement l'ananas, la goyave, le corossol, l'anone, la mangue, véritables offrandes de la nature que les Dominicains d'aujourd'hui dégustent toujours avec autant de plaisir.

Les Indiens chassaient et mangeaient tous les animaux de leur entourage, sans exception : petits chiens muets, *yaguazas* (sortes de grands canards autochtones), lézards, couleuvres, iguanes, escargots, araignées... L'impérieux besoin de se nourrir balayait chez eux toute répugnance. Ils pêchaient aussi dans les cours d'eau et l'océan, appréciaient singulièrement les crevettes, la chair du requin et celle de la tortue marine. Et ramassaient toutes sortes de fruits de mer.

Après 1492, les Espagnols introduisirent de nombreux éléments de leur agriculture. Surtout ceux qui purent supporter les rigueurs du climat tropical : café, sucre, riz, pois divers, lentilles, ail, oignons, vigne... Ils apportèrent aussi leur bétail : bovins, ovins, poulets, porcs...

Plus tard, les esclaves venus d'Afrique réussirent à emporter avec eux diverses semences de leur fertile terre d'origine : l'igname, le pois congo, le poivre, la pastèque...

La savoureuse richesse de l'actuelle gastronomie dominicaine est le résultat de l'intégration, pour ainsi dire magique, des ingrédients de ces trois

La cuisine dominicaine a également absorbé et intégré des apports nouveaux : par exemple, ceux venus de France...

remarquables cuisines de base. Peu à peu, entre le XVI^e et le XIX^e siècles, une synthèse heureuse a pu se réaliser en douceur, à *petit feu* si l'on peut dire.

La cuisine dominicaine a également absorbé et intégré des apports nouveaux : par exemple, ceux venus de France, puissance qui a colonisé pendant plusieurs siècles la partie occidentale de l'île. Ainsi que ceux d'immigrants nouveaux arrivés notamment du monde arabe ou d'Europe centrale. Sans oublier l'influence du grand voisin du nord, les Etats-Unis. Toutefois, le plat populaire par excellence est fort semblable à celui que, dans toute la Caraïbe, on appelle *moros y cristianos* fait à base de riz et de haricots rouges agrémentés d'un ragoût de viande et de bananes vertes bouillies. Mais, en République Dominicaine, il a une saveur incomparable...

HUGO TOLETINO DIPP,
historien, député, ancien ministre des relations extérieures.
Article tiré du prologue au livre *La Cocina Dominicana Edición para Coleccionistas*, de María Ramírez de Carías, publié par Pilon (Colombie) en 1993.



OFFICE DU TOURISME DE LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE À PARIS

Les confréries de toréros de la Vierge d'Altagracia et du Saint Christ de Bayaguana

Depuis le XVII^e siècle, à l'est de la République Dominicaine, subsistent deux curieuses confréries religieuses constituées de dévots appelés « commissaires » et « toréros ». La mission de ces personnes est de recueillir des aumônes en argent liquide ou sous la forme de dons de jeunes taurillons au profit de deux églises locales, à savoir : le sanctuaire du Christ miraculeux de Bayaguana (province de Monte Plata) et le sanctuaire de la Vierge de l'Altagracia de Higüey (province de La Altagracia).

Les membres de ces deux confréries sont majoritairement des personnes d'origine modeste, souvent rurale. Depuis fort longtemps, ces dévots ont éprouvé le besoin de s'organiser pour constituer un fonds leur permettant de réparer et embellir leurs églises paroissiales respectives, acheter des ornements pour les offices religieux, subventionner les fêtes de leurs saints protecteurs, et subvenir, en somme, à toutes les dépenses des deux sanctuaires.

Les deux confréries sont structurées de manière fort hiérarchique avec toute une échelle de rangs et de charges. Le rang suprême revient, dans un cas, à l'archevêque de Saint-Domingue, et à l'évêque du diocèse, dans l'autre. Chacune des ces autorités religieuses officielles délègue son pouvoir à l'un des prêtres locaux qui devient l'aumônier de la confrérie en question. A partir de là, toutes les autres

charges sont exercées par des laïcs, presque tous des hommes, mais on y trouve également des femmes.

Par ordre décroissant, ces rangs, qui sont souvent héréditaires, sont les suivants : d'abord « commissaire majeur majeur », chef effectif de tous les commissaires de chacune des confréries. Vient ensuite le rang de « commissaire majeur », responsable d'un fragment de territoire donné. Puis les « commissaires mineurs », qui sont de simples assistants des « commissaires majeurs ». Et enfin les « toréros », recrutés moyennant salaire pour rassembler et acheminer, à travers les sentiers, les gués et les chemins, les taurillons offerts par les grands éleveurs.

Chacune des deux confréries a un cycle d'activités qui se situe à un moment bien précis de l'année. Par exemple, celle du Christ de Bayaguana commence son action le premier vendredi d'octobre, et l'achève le premier janvier. Tandis que le cycle de la confrérie de la Vierge d'Altagracia commence le premier samedi de mai et se termine le 16 août.

Le moment fort de chaque cycle c'est le pèlerinage de tous les commissaires et dévots au sanctuaire pour offrir leur collecte de dons et de taurillons. Durant leur longue marche, les pèlerins font des haltes dans chaque agglomération traversée pour se sustenter, dîner et y passer la nuit. Ils sont reçus par des foules en joie, les autorités locales, l'orchestre municipal,

et c'est l'occasion de grandes fêtes. Lorsque la confrérie arrive enfin au sanctuaire, elle est reçue par ses autorités religieuses qui bénissent tous les commissaires et les taurillons. Les pèlerins et le public venu très nombreux y entonnent des chants religieux ; on organise des feux d'artifice, les cloches sonnent à la volée, on crie des vivats au Christ ou à la Vierge.

Enfin, on procède à la vente aux enchères des jeunes bovins mâles non châtrés. Selon la confrérie et l'année, les dons de taurillons à chacune d'elles

oscillent entre 60 et 300 têtes de bétail, que de petits éleveurs locaux peuvent acheter ainsi.

Ces deux singulières confréries constituent une importante expression de la religiosité populaire dans la partie orientale de la République Dominicaine.

VÍCTOR ÁVILA SUERO,
professeur d'anthropologie socio-culturelle
à l'Université autonome de Saint-Domingue.

Sur le chemin de Santana, les dévots portent des rétables

